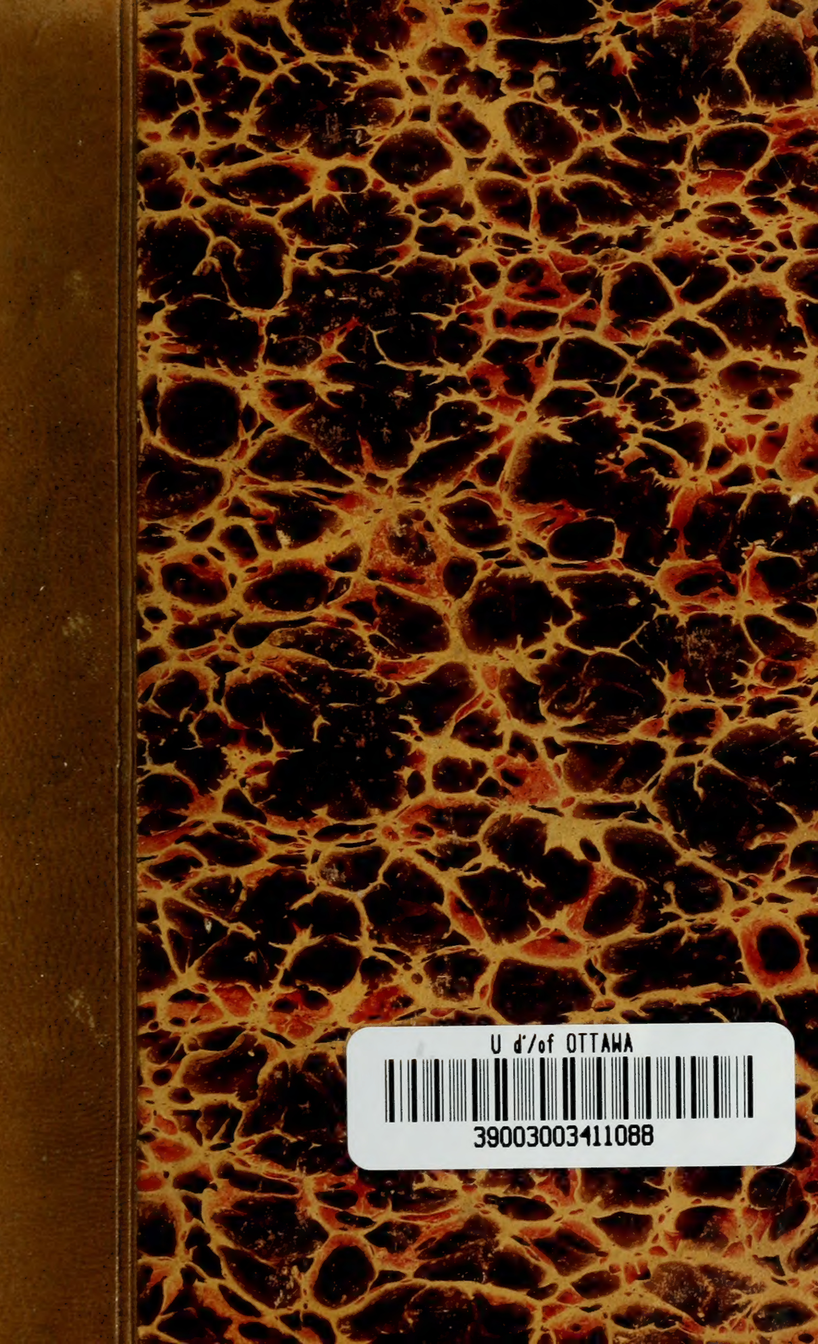
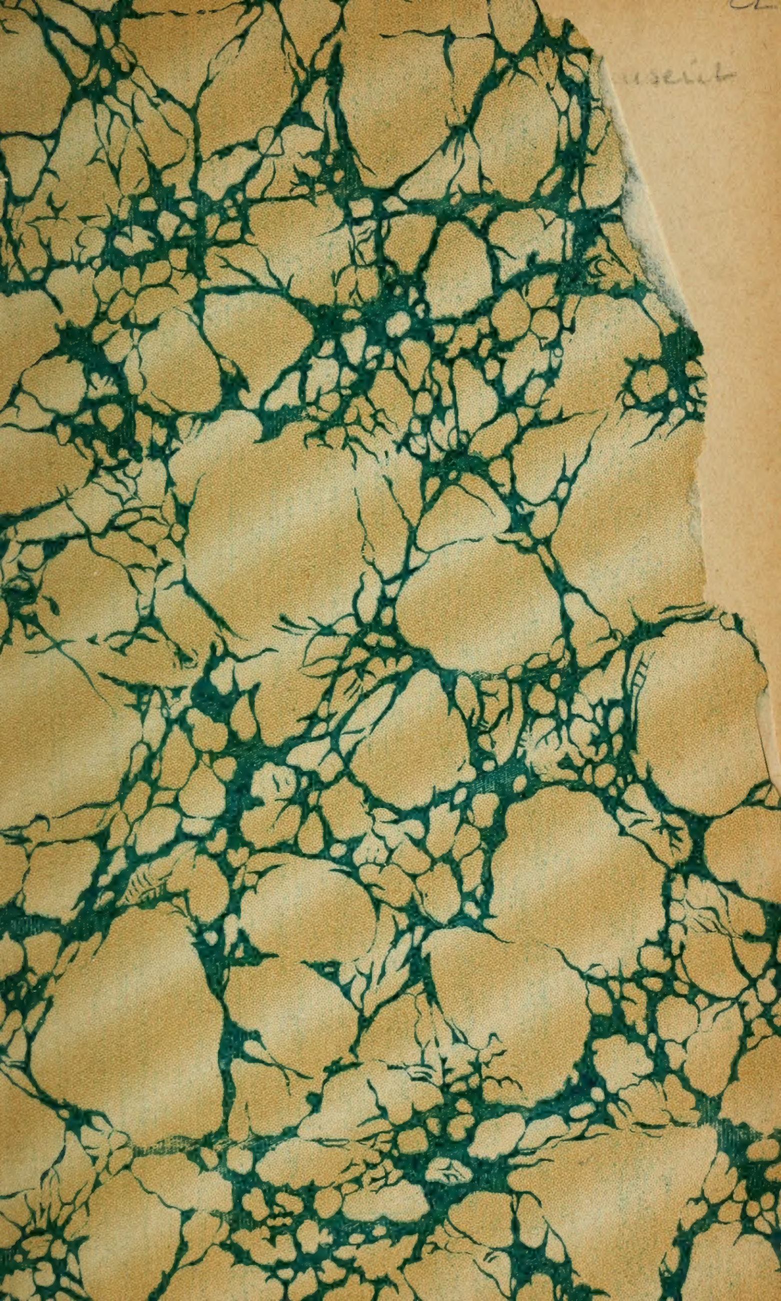

U d'/of OTTAWA
39003003411088



« Renferme un manuscrit de l'auteur »

Pierre AGUÉTANT

Gerbe d'Avril

POÉSIES

Préface d'Alexandre BERARD

ÉDITIONS DE "MIMOSAS"
Revue Mensuelle de Littérature et d'Art
DRAGUIGNAN

1909

783

Pierre AGUÉTANT

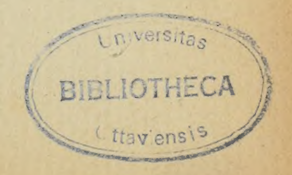
Gerbe d'Avril



ÉDITIONS DE "MIMOSAS"
Revue Mensuelle de Littérature et d'Art
DRAGUIGNAN

—

1909



PQ
2601
.G75G5
1909

A Pierre Aguétant

MON CHER ET JEUNE AMI,

En respirant les jolies fleurs de votre Gerbe d'Avril, *revenaient dans ma mémoire les vers d'un poète et d'un musicien, dont les chansons si fortement imprégnées de l'âme de la nature et des senteurs de notre terre bercèrent mon enfance comme celle de tous les fils de nos rives du Rhône et de la Saône, il y a un demi-siècle :*

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine révélée
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu
Avec amour je composais ma gerbe
Quand, au détour du chemin, l'aspect noir
De sapins verts sur un sol sans herbe
Me fit prier ainsi sans le savoir !

La poésie de Pierre Dupont a eu les mêmes inspirations que la vôtre, les nymphes de nos ruisseaux et de nos rivières qui vont de leurs eaux faire notre

grand fleuve, les nymphes qui se cachent mystérieusement au fond de nos bois et dans le creux de nos rochers.

Votre gerbe est jeune sœur de la gerbe glorieusement aînée du chantre des Sapins.

C'est en courant à travers notre bonne et chère terre de Bresse et de Bugey que vous avez glané à travers les plaines et les monts fleurettes et épis si gracieusement groupés en votre gerbe.

C'est en courant à travers nos belles montagnes d'Ambérieu, que vous et moi aimons si profondément, c'est en promenant vos rêveries sur les bords de notre Albarine, dans les gorges retirées de Douvres et de Vareilles, auprès des sources de Bettan, c'est en vous promenant sous les grands chênes de la forêt de Seillon, que vous avez rencontré les nymphes charmantes qui ont murmuré doux vers à votre oreille et qui ont dégagé de votre cœur la pensée de l'amour des vingt ans, en voilant déja son visage rose de la mélancolique rêverie qui fait entrevoir dans le lointain les tristesses et les désillusions humaines !

Comme vous le dites en le Bouquet *noyé au milieu de la Gerbe, vous cueillez roses blanches, roses*

roses et vous les cueillez à foison, vos bras en sont las, et quand vous le reprenez,

Hélas ! un soir, pour emporter,
Le vieux bouquet de nos armoires,
Pourquoi faut-il le compléter
De roses noires ?

Qu'importent, mon cher et jeune ami, les tritesses de demain ? C'est la vie, c'est la loi inéluctable — pour le poète comme pour les autres humains : — relisez les vers sublimes de Musset et sous le parfum des roses noires vous apprendrez que le cœur se dilate et que l'âme s'élève par la douleur — que « les chants les plus beaux » sont ceux parés de la guirlande des roses noires ! —

Continuez, en la nuit mystérieuse, à consulter la muse qui vous a dicté, aux pâles clartés de la lune :

Regarde l'infini superbe de l'espace
Où s'étale l'immense paix
Contemplatrice éternelle du cœur qui passe
Avec ses rêves étoilés.

....

Vivre, c'est écouter la voix de la nature
Qui chante la sérénité,
Vivre, c'est admirer sa parfaite sculpture
Et sa noble simplicité.

Et la nature, comme à Pierre Dupont, vous arrache le même cri de prière

Tu seras si petit sous la voûte si grande
Que tu prieras sans t'en douter.

Et que votre prière va à l'éternelle nature, à l'éternelle Bonté

Ce Dieu, le solennel et l'éternel ouvrage
Que la nature nous donna.

Continuez à parcourir en votre rêverie solitaire les forêts et les plaines inspiratrices : notre terre est la plus belle et les nymphes mystérieuses qui peuplent les profondeurs de ses bois, les bords de ses rivières et de ses étangs parleront à vous seul, ô poète, pour vous faire cueillir les fleurs magiques de leur jardin : vous l'avez dit vous-même :

Car nul, sauf le rêveur, n'a jamais vu chanter,
Dans les flots de la nuit aux argentines voiles,
Courbés sous l'eau dormante où l'amour palpitait,
Les nénuphars blanchis sous les pleurs des étoiles !

Et, en suivant la route que votre vieil ami vous souhaite glorieuse, à votre Gerbe d'Avril, *vous ajouterez les gerbes de floréal nouant fleurs aux multi-*

ples couleurs, celles de messidor étincelantes ; mais quand brumaire aura fait tomber son givre sur vos cheveux — comme il l'a déjà fait sur les miens — croyez-moi votre première gerbe aura gardé son doux parfum de la jeunesse et vous savourerez encore l'arôme de votre gerbe de germinal

Alexandre BÉRARD.

16 novembre 1909.



ERRATUM

Page 133, 1er vers, au lieu de :

Comme c'est drôle aussi, dans le sein de leurs peines

Lire :

Comme c'est drôle aussi, dans le sein de leurs *fièvres.*



A mon ami et confident de lycée Raymond Gillet en témoignage de profonde et ancienne affection.

Pierre [illegible]

Gerbe d'Avril

Etoiles

A Gabriel Nigond

L'Espoir meurt et renaît, il a l'Eternité :
Sur le tombeau de l'un, il faut qu'un autre éclose,
De même qu'au rosier chaque corolle close
En voit une s'ouvrir aussi belle à côté.

Dans chaque désespoir dont le cœur est hanté
Comme dans chaque adieu d'une aurore morose
Sommeillent les clartés d'une autre apothéose,
Et chaque souvenir est l'espoir d'un été.

Dans les plus sombres soirs de sa folle cervelle,
Dans les mornes regrets qui lui tordent le cœur,
L'homme espère toujours une étoile nouvelle.

Et même quand son doute a broyé toute ardeur,
Luit l'espoir de la mort qui l'enlace et l'emporte,
Et l'étoile suprême est une étoile morte.



L'Aveu

Bien doucement je veux te dire un soir « Je t'aime! »
Tu ne parleras pas, parler trahit le cœur !
Mais lentement sur moi ton regard enchanteur
Exhalera l'aveu qui palpite en toi-même.

Puis je raviverai ta lèvre un peu trop blême
Dans un baiser sans fin d'une tendre rougeur,
Et nous écouterons l'amour que l'heure sème,
Et nous l'effeuillerons tous deux comme une fleur.

Vois ! nous nous serons fait la douce confidence,
Comme un flot sur un flot roule dans le silence,
Si lentement, sans heurt, tellement pas à pas,

Que si mon cœur demande à ton cœur, à ton âme,
A quelle heure, quel jour ils m'ont donné leur flamme,
Tes yeux clairs me diront : « Je ne me souviens
[pas ! »



Les Sourires Tristes

A mon ami Jean.

Ils errent lentement comme des feuilles mortes
Sans force et sans lueur sur les lèvres fermées :
Ils ne dévoilent pas les souvenirs qu'ils portent
Et qu'ont décoloré les heures écoulées.

N'ayant été qu'un peu, doucement ils s'achèvent
Avec ce charme flou des choses insensibles :
Réflétés au miroir de larmes invisibles
Ils meurent quant le pleur nait dans les yeux qui
[rèvent.

Infiniment amers ou doux, ils sont sublimes ;
Naturels ou forcés, les fleurs de noirs abimes
Viennent s'épanouir sur les lèvres inertes

Et je lis — contemplant ces pâles fleurs ouvertes —
Quelque chose de grand, de divin, qui s'élance
De la majesté calme où grandit leur souffrance.



Où vont les Roses Mortes?

A Madame Marcelle Tinayre.

Je sais comment les roses naissent :
C'est sous l'aurore qui sourit ;
Comment se lèvent les jeunesses :
Comme une vierge de son lit.

Je sais comment la rose embaume :
C'est sous le baiser du soleil ;
D'être jeune je sais le baume ;
Le cœur à la rose est pareil.

Je sais comment les roses meurent,
Comment jeunes et vieux s'en vont :
Les soirs descendus sur leur front
De leurs coups d'ailes les effleurent.

Hélas, ce que point je ne sais,
C'est lorsque les nuits les emportent ;
— Ce que je ne saurai jamais ; —
C'est où s'en vont les roses mortes.



Sérénité

A mon ami Jean.

Pourquoi se plaindre sur la terre
De nos amours, de nos douleurs ?
Il faut, courbé sous le mystère,
Cueillir des ronces et des fleurs.

Les uns souffrent beaucoup ? Qu'importe !
Et d'autres aiment un peu plus ?
Suivons le vent qui nous emporte
Sans mots, sans regrets superflus.

Il faut des douleurs et des charmes :
Entre nous ils sont partagés
Injustement ? Tant pis, sans larmes
Suivons les sentiers engagés.

Et puis mourons tous sans envie,
Heureux d'avoir chacun sans tort,
Versé sa goutte en l'urne d'or
Où bout la liqueur de la vie.



Passage

Viens dans l'intimité de l'ombre qui descend,
Solitude du cœur, clore un peu ma paupière,
Pose un tendre baiser sur mon rêve naissant
Et de tes vagues doigts écarte la lumière.

Etends tes fins cheveux devant mon front pensif,
Que j'écoute tout bas une voix qui s'achève ;
Laisse finir le jour lorsque la nuit se lève,
Mon cœur est naufragé, veux-tu ? sois son esquif !

Sans percevoir en moi de minutes brisées,
Laisse le jour qui dort me faire un au revoir
Et laisse pas à pas en teintes irisées
La lumière sans heurt tisser l'ombre du soir.

De la lumière à l'ombre et de la vie au rêve
Laisse insensiblement en charmes dérivés
— Ainsi que des clartés et des chants tamisés —
Mon cœur passer tout bas sans que rien ne s'achève.



Chants, Larmes et Silence...

A mon Père.

Lorsque je vois les cœurs qui chantent
Je murmure : voici les forts !
Que leur importe pleurs et torts ;
Vivre, voilà leurs seuls efforts.
Je suis jaloux de ceux qui chantent !

Et lorsque j'aperçois en pleurs
Le faible, hélas ! pour lui je prie ;
Pauvre petit, il s'humilie,
Il me ressemble, il craint la vie :
J'ai pitié de moi dans ses pleurs !

Mais quand je vois ceux qui se taisent
Les lâches qui vont sans souffrir,
Sans pleurs, sans rires, sans soupir
Et sans la force d'un désir,
Ah ! je maudis ceux qui se taisent !



Un Peu

L'homme vit chaque fois qu'il aime :
Dans le baiser fleurit le jour,
L'ombre se fait quand fuit l'amour,
Il pleut, il fait beau tour à tour
Selon qu'on pleure ou bien qu'on aime.

Aimer ici, c'est vivre un peu,
Rire, pleurer, dire « Je t'aime ! »
Faire un serment et trahir même,
Chansons ou larmes quoiqu'il sème
L'amour ici fait vivre un peu.

On aime, il fait clair, c'est la vie :
L'œil est ouvert comme le cœur,
C'est le serment, c'est la douceur
Qu'on cueille sur la lèvre en fleur.
On aime, il fait beau, c'est la vie.

Mais quand se fait l'ultime adieu :
Que les ivresses sont passées,
Que les gerbes sont délacées
Des fleurs des aubes trépassées,
Mais quand se fait l'utilme adieu,

Un tombeau s'ouvre et se referme :
Le soir gémit en s'avançant ;
Nous regardons en frémissant
Notre jeunesse qui descend
Dans le tombeau qui se referme :

C'est un peu du cœur qui s'en va
Que voir en soi l'amour se taire,
C'est perdre le meilleur sur terre,
Tous pleurs, tous chants et tout mystère,
C'est un peu du cœur qui s'en va.



A travers les Vitres

La neige tombe lente et se pose avec peine,
Nul souffle ne la berce et je vois vaguement
Passer, telle un éclair, de moment en moment,
Une ombre dont le pas pressé s'ébruite à peine.

La neige étouffe tout, muette et sans haleine,
L'heure traîne un silence uniforme et latent
Et la flamme qui brûle un ultime sarment
Meurt, laissant sur le bois la rougeur d'une veine.

Alors j'écoute en moi, vague et doux, s'élever
D'une note lointaine un écho réservé :
La mousse de mon cœur aussi, s'est amassée....

Et des rêves hatifs circulent pas à pas
Dans mon âme, sans bruit : on ne les entend pas
Fouler la neige blanche où marche ma pensée.



Heure

La lampe fume dans la chambre
Et traîne un vague reflet d'ambre
Sur le silence calme et doux.

Muet, je suis assis près d'elle,
Effeuillant la pâle asphodèle
De rêves aux pétales flous.

Tandis que la vieille pendule
Au timbre triste et minuscule
Cadence et découpe le temps.

....

....

Puis mes rêves se font latents....
Et l'argent de l'heure en moi tombe,
Faisant un bruit d'ombre et de tombe.



Eloge

Toi que charme parfois la douceur de mes vers,
Tu ne te doutes pas des strophes embaumées
Ecloses pas à pas sur tes traces aimées
Et que je lus souvent dans tes grands yeux ouverts.

Et ce charme muet qu'exhale le cœur tendre
Et qui m'a pénétré quand j'étais près de toi,
Sur le velin rayé de vers que prend ton doigt,
Sais-tu que je l'ai mis pour te le voir comprendre ?

Mais lorsque doucement, bien bas et sans me voir,
Lisant l'écrit d'amour, tu me dis sans savoir :
« Qu'elle doit être douce et bonne l'âme heureuse

Qui vous fait évoquer ces ciels bleus et ces fleurs ! »
J'écoute tristement la voix élogieuse,
Je souris et parfois me tourne avec des pleurs.



Femme de Rêve

Puisque je t'aimerai, tu seras d'abord belle,
Mais d'une beauté tendre et douce comme un rêve,
Ta lèvre sera pâle et presque immatérielle,
Et ton baiser hâtif comme un souffle de grève.

Ta voix murmurera comme un chant qui s'achève,
Ton habit sera fait de soie et de dentelle,
Tes cheveux seront flous, ton âme sera frêle
Et ton regard pâli comme un jour qui se lève.

Car les plus tendres fleurs ne sont pas les plus vives,
Les plus folles clartés ne sont pas les plus pures
Et les chants pénétrants sont parfois des murmures.

Vois, toute floue, ainsi, sur tes lèvres furtives
Je pourrai croire encor embrasser ma chimère
Et tu seras ma sœur, ma muse et ma lumière,



Pourquoi te Plaindre?

A ceux qui meurent à vingt ans.

Tu vas mourir, pourquoi te plaindre ?
Tu as pensé, souffert, aimé ?
Va, le livre peut se fermer
    Et le flambeau s'éteindre.
Tu vas mourir, pourquoi te plaindre ?

« Je suis jeune, me diras-tu ?
Et je voudrais aimer encore,
Voir les cimes qu'un soleil dore,
    Le roc du vent battu ;
Je suis jeune, me diras-tu ? »

C'est justement, ami, termine
Maintenant ton âge qui meurt
Sans vain regret, sans cris, sans pleur,
    Rassérène ta mine !
Pour ton bonheur tout se termine !

Ah ! tu voudrais chérir encor,
Rouvrir le livre aux pages lues,
Verser des larmes superflues,
    Sentir monter l'accord
De la douleur, souffrir encor !

C'est bon, souffrir dans la jeunesse,
Aimer, mais qu'une seule fois ;
C'est bon de rêver sous les bois
    Traîner quelque détresse,
Mais seulement dans la jeunesse.

Car à trop souvent s'exalter
Le cœur pas à pas se dégoûte,
Le charme s'enfuit goutte à goutte,
    On a peine à chanter,
Il ne faut qu'un temps s'exalter.

Comme une gerbe qui se fane
Dans le cœur las et délassé,
Le regret de l'amour passé
    Revient, mais en profane,
Dans le cœur, gerbe qui se fane.

Vois, tu vécus tout le meilleur :
L'amour, les pleurs, alors qu'ils chantent,
Tu fuis avant qu'ils ne te mentent.
    Tu peux partir sans pleur
Puisque tu vécus le meilleur.

Tu vas mourir, pourquoi te plaindre ?
Tu as pensé, souffert, aimé,
Va, le livre peut se fermer
    Et le flambeau s'éteindre.
Tu vécus tout, pars sans te plaindre !



L'Hôpital

A Alexandre Bérard.

L'hôpital blanc contemple Ambérieu qui s'éveille
Et Luisandre qui dort avec sérénité :
Les alouettes d'or chantent un chant d'été.
Le malade sourit, et pourtant il sommeille.

Les murs à leur front haut portent écrit : Santé !
Et le soleil levant met sa rougeur vermeille
Sur la blancheur des lits où la charité veille...
Le malade est debout et son cœur a chanté.

Chaque fenêtre aspire, à longs traits, de la vie.
Le pauvre en a gonflé son cœur déjà bien vieux
Et le bonheur renaît dans son âme ravie.

Puis le soir descendant des grands horizons bleus
Tombe sur la demeure à demi endormie,
Impassible, attendant de nouveaux malheureux !



Les Ramoneurs

A ma Cousine Marthe

I

Le petit ramoneur venu je ne sais d'où
Fait claquer ses souliers sur la terre durcie.
Il gèle, et ses yeux clairs en sa face transie
Ont d'étranges éclats venus je ne sais d'où.

Il passe, trottinant, en noir, et les dents blanches,
En sifflotant des airs pleins de triste gaité,
Et je souffre en voyant l'étrange pauvreté
Qui passe, trottinant, en noir, et les dents blanches.

Car je ne comprends rien à ces jeunes malheurs,
A ces petits enfants perdus dans les froideurs,
Je me forge pour eux des tristesses épiques.

Ah ! quand ils vont ainsi, doux et mélancoliques,
Dites-moi, tout frileux, avec leurs airs mystiques
A quoi peuvent penser les petits ramoneurs.

II

A quoi pensent-ils donc les petits ramoneurs,
Errant sur nos chemins dans la bise et la neige ?
Ils ont la solitude et le froid pour cortège
Et l'on ne sait pas bien à quoi songent leurs cœurs ;

Peut-être au ciel brumeux de rivages en pleurs ?
A la mère priant pour que Dieu les protège ?
Au village ? à l'aimée ? à l'océan ? que sais-je ?
Peut-être y a-t-il plus en leurs regards songeurs...

Ils s'y passe peut-être une folle épopée
Que nos cœurs où s'étale une autre destinée
En leur félicité ne comprennent pas bien.

A moins qu'au lieu d'extase et de vague espérance,
Afin de soulager quelque épique souffrance,
Ils s'efforcent encor de ne penser à rien...



Les Nénuphars

A Madame Marcelle Tinayre.

Sous le baiser laiteux des clartés sidérales,
Les ondes du lac bleu se paillettent d'argent,
On y voit voltiger un long frisson changeant
Qui fait gesticuler les ombres sépulcrales.
On le croirait frôlé d'un vent, doux souvenir
D'une caresse morte ou d'une flamme éteinte :
C'est le lac de l'amour qui, dans les soirs bleus, tinte
Des airs chantés à deux, autrefois, sans soupir.
Car ce sont des soupirs, les notes nonchalentes
Qu'exhalent dans la nuit les nénuphars neigeux,
Fleurs écloses au sein des ivresses chantantes
Et qui dans l'ombre douce en reparlent entre eux.
Lorsque un reflet glacé sur le lac dormant glisse,
Que les cheveux brunis des vierges de la nuit
S'étalent lourdement comme un soupir d'ennui
Sur le front argenté du ciel que rien ne plisse,
Les nénuphars, parfois, entr'ouvrent lentement
Leurs calices mi-clos comme des lèvres mortes

Et redisent les airs que les brises apportent
De leurs courses sans fin au haut du firmament.
Ils parlent, mais tout bas, par frissons, par
[murmures,
Ils chantent, mais sans voix, on dirait qu'ils
[sussurent.
Ce sont de lourds sanglots et des soupirs mêlés
De vagues bruits de flots, de caresses frolés ;
Ils tremblent doucement et leurs tremblements
[pleurent,
Leurs notes sont toujours comme des voix qui
[meurent.
Mais que se disent-ils tout bas, blancs et glacés,
Sur les flots lourdement dans l'ombre balancés ?

Ils disent que l'amour est mort avec les roses,
Que les lèvres sans fard ne s'entr'ouvriront plus
Et qu'eux, les nénuphars, souvenirs inconnus
Qui fleurirent jadis sur les lèvres décloses,
Seuls, gardent le secret des adieux, des serments,

Des aveux murmurés dans les jours de tendresse,
Des trahisons parfois en fleur dans la caresse....
Ces petits cœurs souffrants, ces cœurs de vieux [amants
Qui ne chériront plus, se gonflent en silence
Sous le vent du regret qui souffle avec lenteur,
Qui parle des baisers et de l'hymne enchanteur
Qui balançaient l'amour de leur folle cadence.
Oh ! comme cette brise est triste en son baiser !
Quelle mélancolie enténèbre sa plainte !
Les petits cœurs tout blancs des nénuphars où tinte
Sa voix, se sont serrés tout prêts à se briser.
Quelquefois il revient comme un souffle de charme :
Les nénuphars croyant revivre un peu d'amour,
Un sourire a plissé chaque fleur tour à tour,
Mais ce sourire éclot encor comme une larme.
Ainsi, de temps en temps, quand passe un pèlerin
Aux alentours du lac, le soir, dans le silence,

Il écoute monter ce charme qui s'élance ;
Il s'approche, prend peur, il se retire, il craint....
Il craint, car il comprend un peu, trop bien peut-être.
Mais s'il marche trop près de l'onde tout se tait.....
Il se figure alors avoir rêvé ; c'était
Quelque songe, croit-il, qui s'essayait à naitre.
Car nul, sauf le rêveur, n'a jamais vu chanter,
Dans les flots de la nuit aux argentines voiles,
Courbés sous l'eau dormante où l'amour palpitait,
Les nénuphars blanchis sous les pleurs des étoiles.



Tes Yeux

J'aime, perdus, silencieux,
Sur les sables de quelques grèves
Tristes ou doux, tes grands yeux bleus,
Tes yeux qui rêvent.

Qu'ils m'enlacent tout doucement
Ou lancent des flammes extrêmes,
J'aime tes yeux, bleu firmament,
Tes yeux qui m'aiment.

Je les aime charmeurs, coquins,
Sous tes longs cils qui parlent, crient,
J'adore tes grands yeux taquins,
Tes yeux qui rient.

Mais je crains trop tes yeux ailés
Qui me frappent quand ils m'effleurent,
Pleins de reproches et voilés,
Tes yeux qui pleurent



Mon Dieu

Oui j'ai foi dans un Dieu généreux et sublime,
Mais qui ne s'est jamais nommé Christ ou Bouddah,
Je ris de Mahomet, je brave Jéovah
Et les cieux sont pour moi le cadre d'un abîme.

L'Infini, l'Eternel me clament monstrueux,
« A quoi bon rechercher des temples dans le vide ?
Nous sommes l'enveloppe et vous la chrysalide,
Le ciel est le reflet de vos multiples cieux. »

Car nos cieux sont nos cœurs tendres et douloureux
Où de multiples Dieux pleurent ou s'extasient,
Faisant un horizon éclatant ou rêveur.

Et je contemple, alors serein, cette nature
Qui n'est que le reflet de l'immense peinture
Du royaume infini qu'incarne chaque cœur.



Conseils

Si par hasard ton âme pleure
Pour quelque amour évanoui
Et dont le souvenir t'effleure,
Ami! tu dois pleurer sur lui.

Souffre et sanglotte sans te plaindre,
Laisse t'étreindre le tourment,
Sans l'exalter ni le restreindre
Laisse-toi blesser franchement.

Purifié par les voix saines
De ce qu'il est de plus sacré :
De l'amour vif et de ses peines,
Tu sortiras rassenéré ;

Et le premier mot d'anathème
Lancé sur ton rêve parti
S'achèvera, fait de toi-même,
Plus qu'en pardon, en un merci,



Au Coin du Feu

Heureux, ceux qui l'hiver auprès des tisons rouges,
Les yeux pétris de vague et le cœur plein d'oubli,
Regardent au hasard les flammèches qui bougent
Dans le silence tiède et le jour qui pâlit.

Heureux, ceux qui tandis que l'heure s'en va lente,
Au gré d'un vieux coucou qui ne sonne plus bien,
Goûtent au fond de l'âme où nulle voix ne chante
L'intime volupté de ne songer à rien.

Dans mon Jardin

Ombres fraîches de mon jardin
Entourez ma tête pensive
Où parle d'une voix plaintive
Un rêve qu'une âme enjolive.
Descendez ! ombres du jardin.

Roses du massif que je longe,
Avec moi répandez vos pleurs ;
C'est bon, souffrir avec les fleurs :
Je sème un peu de mes douleurs
Au bord du massif que je longe.

De mon amour, oh ! parlez-moi !
Parlez moi des minutes douces
Et des étreintes sur les mousses,
Ensuite sur les feuilles rousses,
Et de l'hiver qui neige en moi.

Arrachez-moi de douces larmes,
Pour ces moments évanouis
Pour ces rêves vécus, enfuis,
Et que les robes des oublis
Balayèrent avec des larmes.

Ombres fraîches de mon jardin,
Entourez ma tête pensive
Où parle d'une voix plaintive
Un rêve qu'une âme enjolive.
Descendez ! ombres du jardin.

La Vie d'un Rêve

A Mademoiselle Loulou Revol.

Sous les vents adoucis le grain de blé se lève,
Avec, dans le matin, des gestes enjoleurs.
. . . .
L'amour nait, en mon cœur je sens poindre le rêve,
Ses chemins sont ornés de verts boutons de fleurs.

La torride clarté d'une chaleur mordante
Donne des reflets vifs à l'or des épis mûrs.
. . . .
Les boutons sont éclos dans mon âme éclatante
Et mes rêves s'en vont dans leurs robes d'azurs.

La faux vient de couper les épis de sa lame
Et les gerbes ont pris la teinte des vieux ors.

. . . .

Effeuillés par le temps se traînent dans mon âme
Les pétales fanés de tous mes rêves morts.

La neige a déposé sa pelisse d'hermine
Et tissé leur linceul aux chaumes désolés.

. . . .

L'oubli, vieillard muet, qui pas à pas chemine,
A couvert des vieux jours mes rêves en allés.



Futiles Sonnets

A mon frère Charles

Baisers permis

Auprès des roueries d'une Agnès de quinze ans, qui essaie d'endormir la surveillance inopportune de sa mère, afin de jaser d'amour avec son petit cousin, que sont les savantes combinaisons du plus retord des diplomates ?

Daniel DARC.

Mamans, sachez que nos cousines
Que vous gardez jalousement
Trouvent toujours le doux moment
De leurs caresses clandestines.

N'interdisez pas aux mâtines
Le baiser que leur lèvre prend
Au cousin tendre qui le rend,
Apprenez qu'elles sont trop fines.

Mamans ne les pourchassez point
Dans l'idéal et sombre coin
Où tous deux causent de tendresse :

On ne pourrait que reprocher
Aux petits fous de se cacher
Pour dérober cette caresse.



Mort d'Oiseau

Le soir tombe, le froid se lève,
A la fenêtre est un moineau
Et follement le pauvre oiseau
La tape d'une note brève.

Il va mourir. Nul ne l'entend.
Déjà son œil voilé chancelle
Et sa plume fait la dentelle
Sous la bise la relevant.

Agonisant, paupière close,
Caressé par le vent repose
Son petit corps qui se raidit.

Et, découvert après la nuit,
Il n'entendra rien autre chose
Comme adieu que : « Pauvre petit ! »



Vieilles Lettres

Vieilles lettres de mon placard
Où gît l'amour de ma jeunesse,
Papiers roses pleins de finesse
Et qui mentaient pour la plupart,

Faut-il vous brûler tôt ou tard,
Ou garder votre encre traitresse
Qu'un ange emplit d'une tendresse
Dont il ne sentait pas le quart ?

Non ! gardons la saveur antique
Et le baiser tout romantique
De ce mensonge satiné :

Il ne nous sera plus donné
De recevoir dans notre vie,
Chère au vieillard, cette folie.



En Rêve

Dans ma tête jeunette et folle
Ont souri de jeunes minois
Et dans mon rêve j'aperçois
Une lèvre jeunette et folle.

Vers moi se penche un ange pur,
Je prends sur sa bouche une rose
Et je ne sens rien autre chose
Que le baiser de l'ange pur

Des cheveux frolent mon visage,
Et mes doigts froissent un corsage ;
Ils en restent tout parfumés.

Hélas ! déjà je me réveille
Et je sens ma lèvre vermeille
Frémir de baisers non donnés.



A la Lune

Plus pâle encor qu'un Pierrot blanc,
Toujours Pierrot me fait l'ivresse
Lorsque je m'approche en tremblant
Pour faire aveu de ma tendrese.

Je vois sourire ma maîtresse
Qui d'un air vague et nonchalant
Hausse l'épaule et se redresse
Pour me crier : « Pierrot, va-t-en ! »

Alors je m'en vais à la lune,
Pierrot toujours, pâle Pierrot,
Conter un peu mon infortune.

Mais ne voila-t-il pas, c'est trop,
Que ce pantin se met à rire
Aussi ?... Pauvre Pierrot martyre !



Je ne t'aimais pas

Petit minois scandalisé
Parceque je t'ai dit : je t'aime,
Je te ferai l'affront suprême
De te réclamer un baiser.

Fâche-toi ! Je veux tout oser,
C'est là le moindre de mon thème,
Car je veux voir ta lèvre même
En vains reproches s'épuiser.

Tu sauras la vérité pure
A cause du premier murmure,
Je vais te l'avouer tout bas :

Tu l'as voulu, tant pis, c'est pire,
Je veux, ma belle encor te dire
Que c'est faux, je ne t'aime pas !



Somme

C'est surtout la grâce caline
Que j'aime en ton amour d'enfant,
Et la cascade cristalline
De ta voix claire qui consent.

C'est ton front rose et nonchalent
Qui sur mon épaule s'incline,
Tandis que, vague, un somme lent
Clot ta paupière qui décline.

C'est la caresse de ton doigt
Qui dans l'ivresse d'un beau rêve
Subitement s'attache à moi,

Et ton regard bleu qui se léve,
Disant parmi des baisers fous :
« Que c'était bon, rendormons-nous! »



Coquetterie

J'adore ta coquetterie
Qui refuse pour recevoir,
Qui clot tes yeux pour me mieux voir
Et pour dire « oui » qui se récrie.

J'aime ta douce menterie
Qui semble ne jamais vouloir
Et ton cœur qui pour moins savoir
S'ouvre tout grand à ma folie.

Quand tu dis « non » ton œil dit « oui »
Et si « demain » dit ta voix dure
C'est que ton cœur clame « aujourd'hui ».

Que toujours ce mensonge dure.
Si jamais tu disais « je veux »
Bien moins doux seraient tes aveux.



Nox in silva

A mon ami Jean.

A quoi songes-tu donc ô mon cœur qui tressailles ?
La lune monte sur les pins
Et coule un regard blanc, au loin, sur les broussailles
Où se frappe l'or des matins.

Tu dois rêver d'amour comme on rêve à ton âge
Et de baisers jadis donnés,
Et peut-être encor flotte un parfum de corsage
Sur tes doigts brûlants énervés ?

Vois sur les longs pins noirs monter le grand silence
A chaque aiguille suspendu,
Leur robe ondule, d'ombre lourde, avec confiance,
Ils n'ont rien donné ni perdu !

Peut-être rêves-tu d'une amour envolée
En espérant une autre encor ?
L'amour n'a jamais lui dans la nue étoilée,
Son charme n'est pourtant point mort.

Tu songes aux frissons que sur les gorges nues
Ses extases firent courir,
Aux éclatantes fleurs dans les âmes conçues
Et qui montèrent pour mourir ?

L'amour ? L'amour ? Ah ! jeune cœur ! Les gorges [blanches ?
Les roses pourpres du baiser ?
Regarde le lait pur qui filtre dans les branches
Sur ta tête pour l'apaiser !

Vois les grands pins aux rameaux noirs et qu'une
[haleine
Ainsi que des berceaux sans bruit
Pousse : jamais ils n'ont aimé, leur seule reine
Est cette nuit, la grande nuit.

L'étoile berce le sommeil et la pensée
Des pins rêveurs et nonchalents
Qui tremblent sous la brise alerte et nuancée
De rêves bleus dans les soirs blancs :

Ce sont des rêves bleus immenses qui se taisent
Et s'épandent en argent vif
Que leurs rêves secrets : les brises les apaisent
D'un battement d'aile craintif,

Ecoute maintenant : le vent murmure et monte ;
Pieux, les pins se sont penchés ;
C'est un mystère, on n'entend pas ce qu'il raconte
A quelques piquants détachés.

Mais tu pleures, cœur tendre? Ah! le passé t'appelle!
Car ses racines en ton cœur
Fécondent chaque jour une peine nouvelle
Au sein flétri de quelque fleur!

Les folles illusions des premières tendresses,
Hélas pour la première fois,
Font jaillir d'amers pleurs des premières caresses
Et tu pleures ton autrefois ?

Regarde l'infini superbe de l'espace
Où s'étale l'immense paix,
Contemplatrice éternelle du cœur qui passe
Avec ses rêves étoilés!

Ah! tu t'en vas peut-être en ce moment là même
Haïr, prier, beaucoup souffrir,
Ta pauvre voix d'humain va lancer l'anathème
Voyant ta jeune foi gémir ?

Haïr ? Jurer ? Souffrir ? Oh mon cœur c'est infime !
Pourquoi pleurer ? même oublier ?
Vois tu la majesté, le spectacle sublime
Du grand pin qui vient de plier ?

Superbe et sans orgueil, il grandit. Il s'élève
Naïf en sa sérénité,
Nul sanglot, nul désir n'en féconda la sève,
Soumis, il a toujours chanté.

Les jours ont sangloté sur sa tête chenue,
Et le grand pin n'a pas pleuré,
Car sa jeune vigueur sans cesse retenue
L'empêcha de se délabrer.

Il n'a pas dépensé sa précieuse jeunesse
En sanglotant sous la douleur ;
Il est resté debout, sans honte et sans paresse,
Dédaigneux d'un indigne pleur.

Le seul frisson qui souleva sa robe noire
Est le souffle varié du vent,
Avec un chant divin de calme et de victoire
Il resta fier sous l'ouragan.

Vois le bois solitaire en sa monotonie
Qui va rêveur et balancé,
Il vit grandir en lui l'extase indéfinie
Sans avenir et sans passé.

Sois le grand pin calme et serein, sur son mystère
Courbe le rêve qui te ment :
Son front nargue le ciel, lui qui poussa sur terre,
En vivant simple, il vécut grand.

Hélas mon pauvre cœur, sans amour et sans peine,
Désabusé des rêves morts,
D'une prime douleur qui régna souveraine
Et détaché de tout remords,

Peut-être t'en vas-tu t'acharner à la gloire,
A la gloire du peuple humain ?
Ta jeune force avide et d'aube et de victoire
Vers elle va roidir sa main.

O gloire !... O néant fou !... Tête trois fois plus folle
Qui rampe là pour s'élever,
Qui pour pleurer plus haut, toujours plus haut [s'envole,
Et se gonfle pour se crever !

Tais toi ! La lune est sur les pins et le vent gronde,
Et ne viens pas les profaner
De tes plaintes d'enfant : écho de ce grand monde
Qui se dresse pour se traîner.

Et contemple le temps et contemple l'espace
Muets dans ce ciel infini,
Et regarde ton front, pauvre atome qui passe
Quand une étoile au ciel surgit.

Contemple l'ombre qui rêve de solitude
Et les étoiles, ces légions !
O cœur ! tu quitteras l'infime inquiétude !
Qui s'énervait dans tes passions.

Plus rien du monde ne luira dans ta pensée,
Tu comprendras le rêve pur,
Tu nieras l'orgueil, le mauvais, et, délaissée,
Ta flamme mourra dans l'azur.

Tu seras si petit sous la voûte si grande
Que tu prieras sans t'en douter,
Et que sans le savoir, sans que ton front l'entende,
Tu t'abaisseras pour monter.

Tu verras si léger, si mince, fol atome,
Tout le mystérieux humain
Auprès du temple vaste où grandit telle un gnome
La figure du lendemain,

Que tu n'y verras plus les indignes souffrances,
Faibles comme un vent qui finit,
Et qu'en toi grandiront les simples espérances
Du berceau blanc de l'Infini.

Ton âme ne pourra plus se sentir méchante
Et ton orgueil s'abaissera,
Tu verras une brise en l'ancienne tourmente
Et l'avenir te sourira.

Car tu reconnaîtras la nature, ta mère :
Ton Dieu, ton modèle idéal,
Car tu vivras pour lui donner l'humble prière
D'un cœur aimant et virginal.

Pour la comprendre mal, éclot notre souffrance,
L'orgueil et la méchanceté,
Car la nature avait pétri notre innocence
De son mystère et sa bonté.

Mais en la retrouvant s'écoule l'onde amère
Qui s'infiltrait dans notre sang ;
Il nous faut pour cela contempler notre mère
Qui prend la main quand on la tend.

Tu vivras pour la voir, l'admirer et l'entendre,
Pour être ce qu'elle te fit :
Cœur sérieusement calme et superbement tendre
Et qui contemple et qui sourit.

L'amour qui plaint n'est pas à l'infini superbe
Et la souffrance est un soupir ;
L'oubli n'abreuve pas la sève de chaque herbe
Et le ciel fait pour nous bénir.

Tout cela c'est ton Dieu, tout cela c'est ta vie :
Les vents et le ciel étoilé,
Le murmure qui monte et le pin qui se plie.
Vivre, O mon cœur ! c'est contempler !

Vivre, c'est écouter la voix de la nature
Qui chante la sérénité,
Vivre, c'est admirer sa parfaite sculpture
Et sa noble simplicité.

C'est prier Dieu, ce Dieu que l'homme d'un visage
En sa simplicité masqua,
Ce Dieu, le solennel et l'éternel ouvrage
Que la nature nous donna.

Et cela seul est beau car cela seul est vaste,
Vrai, bon, franc, pur et sans regret.
Devant notre faiblesse on le mit en contraste,
Cœur ! entre eux ne sois pas un trait.

Sans regret ni désir, absorbant la durée
Tout ce mystère à l'éternel
Marche sans cri, sans pleur, sans souffrance endurée,
Au milieu d'un chant immortel.

Tu t'abaisses mon cœur ! Oh ! ce tableau t'écrase !
Retrempe de virils pensers
Devant ce monument de l'éternel extase,
Reprends serein les vieux sentiers.

Et souviens toi du jour où flottait la nuit blanche,
Devant tes yeux comme miroirs,
Où la lune d'argent, saupoudrant chaque branche,
Neigait sur le front des pins noirs.

Et si d'autres orgueils s'acharnent trop vivaces
Après toi, faible cœur humain,
Et si quelques douleurs dessinent des grimaces
Sur ton front devenu serein,

Si quelque chose de mauvais à nouveau rampe
En toi, le bois majestueux,
Le bois qui chante et qui console et qui retrempe
Palpite toujours vers les cieux.

Reviens ici, mon faible cœur, la nuit venue
Quand l'ombre monte avec le vent,
Elève ton regard qui pleure vers la nue
Et lave-le dans cet argent...

Ecoute dans le soir cette voix pénétrante
Qui te dit d'aller pur et saint,
Et qui fuit en mourant, indéfinie et lente,
Dans le rêve de quelque pin

Va, tu marcheras bon et dans un chant sans trêve
Et sans maudire et sans douter,
Puisque c'est de son sein que la force d'un rêve
Aura surgi pour t'emporter.

Vois, ce tableau si grand devant ton cœur infime
Et qui t'écrase en murmurant,
Dont le mystère va silencieux et sublime,
Avec le ciel, avec le vent ;

Si tu ne maudis pas tes larmes insensées,
Si tu n'es pas honte de toi,
Et ne dis pas pardon des peines trépassées
Au noble Dieu qui te fit roi,

Si tu ne lui dis pas : « Pardon nature sainte,
Te méconnaissant, j'ai pleuré,
Je reconnais la source où s'abreuva ma plainte :
Pour n'avoir pas su t'admirer !... »

Et si tu peux alors garder dans la mémoire
Quelque fantôme d'ici-bas,
Quelque méchanceté, quelque rêve de gloire,
Si tu peux regarder tes pas

Auprès de l'infini sillon que dans l'espace
S'en va creusant l'éternité,
Et si tu peux te souvenir de ce qui passe
Auprès de l'immortalité !....

Non, ton orgueil mourra, ta vanité fragile
S'évanouira dans l'Infini,
Et toi, dans l'Espace et le Temps, vase d'argile,
Tu te briseras là sans bruit !

Et seul, l'encens subtil et pur, l'encens de l'âme
S'en échappera lentement ;
Privé de tout souci terrestre, toute flamme,
Tu iras au seul firmament.

Dans cette immensité, l'éternelle nature,
Ton Dieu, viendra te consoler,
La lune neigera du temps sur ta blessure
Et le vent viendra la frôler.

Et souviens toi du jour où flottait la nuit blanche,
Devant tes yeux comme miroirs,
Où la lune d'argent, saupoudrant chaque branche,
Neigeait sur le front des pins noirs.

La lune aux pleurs moins blancs rend les ombres
[moins noires,
Le mystère est plein de douceur,
Il a poudré de vague ses grands écritoires
Qui se réflètent dans le cœur.

Une caresse humide passe aux lèvres blanches
Du soir, et la lune descend
Là-bas, au fond du bois où sur la chair des branches
Passe un frisson d'apaisement.

Elle paraît mourante, élargir les limites
De l'Eternel, de l'Infini,
En éteignant l'éclat neigeux de ses orbites
Clos pour la nuit, la grande nuit...



Un Sourire

Les jours ont déposé leur cendre sur mon mal,
Les oublis ont neigé sur mon âme fermée,
Mais tu parles toujours en moi, ma bien aimée,
Sous ce ciel d'autrefois qui s'embrume automnal.

Je me souviens toujours un peu, mon âme pleure,
Mais c'est sourire encor que pleurer pour l'amour.
Toi, tu m'as oublié jadis et sans retour.
Sans bien savoir pourquoi la révolte m'effleure.

Mais ton baiser perdu court sur les vieilles fleurs :
Ces fleurs pâles désormais et qui sont nos lèvres ;
Et ma révolte fuit au gré de quelques pleurs.

Je te vois lutinant avec des gestes mièvres
Pour obtenir de moi de longs baisers de feu.
Je suis si triste alors que je souris un peu...



Mignonne..... méchante

Quelques vers ont suffi, mignonne à ton portrait :
J'écrasais de l'azur, des fleurs, pour chaque trait,
Puis j'ai contemplé ton cœur pour le faire vivre.

Mais il était si grand, si beau, si compliqué,
Si fou, si délicat, que pour tout l'expliquer,
Méchante, il m'eut fallu les cents pages d'un livre.

Dors !

Dors, dors sur mon épaule, ô ma belle, je veille,
Laisse tes longs cheveux se perdre dans les miens,
Encor ce baiser là sur ta lèvre vermeille
Et mes rêves iront s'entreméler aux tiens.

Repose contre moi tout ton cœur, tout ton être,
Repose toi bien fort, bien près, que tes pensers,
Conçus dans ton sommeil, en moi viennent renaître,
Que s'achèvent en moi tes rêves commencés.

Que tout bas notre amour en l'ombre se marie,
Que ton somme à ma vie, à mon cœur soit pareil ;
Laisse toute ma vie entrer dans ton sommeil
Et laisse ton sommeil pénétrer dans ma vie.

Si tes rêves parfois deviennent orageux,
Au travers de ta chair je lirai la souffrance,
Et rien qu'à regarder tout doucement tes yeux,
Ta peine se noiera dans la voix du silence.

Et si je lis pour moi dans un songe enchanté
Quelque baiser donné, comme au rêve qui touche,
J'en poserai tout bas un autre sur ta bouche,
Dans ton rêve mi-rêve et mi-réalité.



Petit Oiseau

L'oiseau commence à chantonner
Et l'aurore bientôt va naître,
Il va venir le petit être.
Mon espoir naît.

Teint de rose le jour se lève,
Les cieux sont transparents et purs,
L'oiseau chante dans les azurs,
Et c'est mon rêve.

Torride, l'air alourdit l'heur,
Il brûle, et l'oiseau doit se taire,
Il s'est enfui sous le mystère.
Mon rêve meurt.

D'un coup d'aile le soir effleure
L'oiseau revenu tristement,
Le soleil tombe au firmament.
Le regret pleure.

Et sans étoiles la nuit vient :
L'azur creusé comme une tombe
Sème l'oubli qui tombe, tombe.....
Hélas, plus rien !.....



Le Bleu du Ciel mordait...

Le bleu du ciel mordait plus du tiers de la lune
Qui courbait sur nos fronts l'or fauve de son arc.
Et nous errions tous deux sur les sentiers du parc :
Elle, amoureusement blanche dans la nuit brune.

Un semblable sourire unissait notre cœur,
Timide et tendre il s'éleva jusqu'au visage
Et fit même en montant soulever son corsage
Et s'ouvrir le calice humide d'une fleur.

Puis, voulant tous les deux écarter une branche,
Nos deux mains sans savoir s'unirent doucement :
— Le soir était si blanc sur la robe si blanche
Qu'il vint éterniser le tendre mouvement. —

Vous, timides amants, qui traînez l'infortune
De ne pas avouer votre amour tous les deux,
Allez vous promener, les soirs silencieux,
Où le bleu du ciel mord plus du tiers de la lune.





Bouquet

A Monsieur Giilet.

Pour commencer, vierges et purs,
Jeunes oiseaux parmi les branches,
Nous ramassons dans les azurs
Les roses blanches

Quand vient l'avril de nos seize ans,
Qu'âmes et que fleurs sont écloses,
Nous parfumons nos tendres chants
De roses roses.

Et durant l'âge nous cueillons
Roses rouges, roses mousseuses,
Le bras fléchit, nous les fauchons,
Roses nombreuses.

Hélas, un soir pour emporter
Le vieux bouquet de nos armoires,
Pourquoi faut-il le compléter
De roses noires ?



A une Bressane

J'ai puisé le nectar sans profaner le vase...
Et je t'aimai Bressane et tu n'en sauras rien,
J'ai lu dans tes yeux noirs un cœur comme le mien
Et j'ai chanté l'amour au lever d'une extase,

Non cet amour humain décevant et qui phrase
— Ce qui ne parle pas, cela seul est divin —
Mais ce mystère ardent qu'on ne comprend pas bien
Et qui, dans un éclair, nait, meurt sans qu'il écrase...

Ensuite, sans regret, je te vis t'en aller,
Car dans le fond de moi je vis tout étoilé
Un souvenir plus doux que des notes de flûte ;

Et je partis, tordant pour toi ces quelques vers,
Fier et presque peureux d'avoir une minute
Lu l'implacable amour de l'immortel Arvers.



Parle moi d'Elle !

Sur tes ailes d'azur, Rêve parle-moi d'elle !
Viens t'en me caresser d'un lumineux frisson,
Le silence voltige, un souvenir m'appelle,
Et j'écoute l'espoir éclore dans mon front.

De tes subtiles mains entrouve ma paupière
Et parsème de fleurs le regard de mes yeux
Pour que je la revoie au sein d'une lumière
Où l'humaine clarté se mêle à l'or des cieux.

Evoque sans parler sa douce voix connue,
Dessine vaguement ses gestes élancés
Et redis moi ces mots amoureux que je sais
Et dont elle charma souvent la nuit venue.

Redis moi que je l'aime et qu'elle est bien à moi,
Que ses cheveux sont flous comme un présent qui
[passe,
Parle moi de sa lèvre et de n'importe quoi,
Pourvu que chaque mot soit Elle qu'il retrace.

Comme je te disais tout d'abord, pas à pas,
O rêve ! dont je sens m'effleurer le coup d'aile,
Approche, viens rouvrir ma paupière tout bas,
Que ta voix doucement vienne me parler d'elle !...



Petite Rose...

Petite rose qui m'écoutes
O ! rose qui me vois pleurer,
Durant le temps que je vivrai
Ne dévoile pas mon secret ;
O ! rose tendre qui m'écoutes !

Ne dévoile pas le secret
A la belle que mon cœur aime,
Qui ne m'aime pas, dur problème,
Et qui ne s'en doute pas même,
Ne dévoile pas mon secret !

Elle ne s'en doute pas même,
Petite rose qui sourit.
Je suis fou, ton satin le dit,
Mais je n'écoute pas ton cri.
Elle ne s'en doute pas même...

Non, je n'écoute pas ton cri,
Je veux pleurer mon amour folle
Jusqu'au jour où l'âme s'envole,
Où le frisson de la mort frôle,
Non je n'écoute pas ton cri.

Mais si la mort un jour me frôle
Et qu'Elle passe par ici,
Qu'elle te cueille ! Oh ! ce jour ci
En l'embaumant tu peux aussi,
Si la mort sûrement me frôle,

Tu peux lui dire doucement
Que je lui fus toujours fidèle,
Tu lui diras ma foi pour elle,
Peut-être mort m'aimera-t-elle ?
Mais ne le lui dis pas avant.



C'est si peu !...

Je marchais près de vous, j'ai murmuré : Je t'aime.
Votre regard m'a dit : « non », sans méchanceté ;
Je ne vous en veux pas et vous non plus de même,
Je n'ai fait aucun mal, j'ai dit la vérité.

Et quand vos yeux m'ont dit avec simplicité
De perdre tout espoir, l'espoir que l'amour sème,
J'ai quelque peu souffert, mais le grave problème
Fût par notre franchise sans difficulté.

Nous pouvons tous les deux nous regarder sans
[honte
Ainsi que sans regret, si quelque rougeur monte
A mon front ce sera de vous voir belle encor.

Mais nous serons amis quoique vous soyez belle,
De bons amis, car entre nous, Mademoiselle,
Nous n'avons rien, car c'est si peu qu'un rêve mort.



Pourquoi ?

Lisant mes misérables vers
Découvrirais-tu que je t'aime ?
Je vois dans tes yeux grands ouverts
Un vague reflet de moi-même.

Et j'y lis comme du regret,
Lorsque feignant de me sourire
Sous la tristesse qui t'inspire
Tu me parles de mon secret.

Le saurais-tu ? mon âme toute
Dans une cuisante douleur
Suit ton regard qui lit mon cœur
Et peut-être comme moi doute.

« Nous nous tairons, c'est sûr ! Pourquoi ? »
Et ce pourquoi follement tinte,
Je vois se prolonger sa teinte
Qui nait en Elle et meurt en moi.

Ainsi, séparés pour la vie
Par quelques Pourquois éternels,
S'en vont les amoureux cruels,
Timides, fous de leur folie.

Qui sait ? Peut-être ont-ils raison,
Ces frôlements de rêve restent
Et meurtrissant le cœur, attestent
L'éternité de la saison.

Seul peut-être ne peut s'éteindre
Ce flambeau dans l'ombre allumé
Près d'un tombeau jamais fermé,
Et qui vascille sans se plaindre.

Ah ! dans l'amour seuls ont la foi,
Ceux-là jaloux de leur ivresse,
Désespérés de leur tendresse,
Qui meurent en disant « pourquoi ? »

Ceux-là seuls ont su l'amour vraie
Qui s'en sont allés pas à pas,
Sans faucher sur l'âme séchée
L'épi qui ne mûrissait pas.



(8)

Les âmes pures

Je veux t'aimer tout doucement et sans folie
— C'est ainsi que l'on s'aime avec sincérité —
Je te dirai : « Murmure », et si tu veux chanter
Je te dirai : « sois douce et tendre, ma jolie. »

Je te dirai : « l'amour et la mélancolie
Vont bien, ces sœurs là font les ombres palpiter,
L'insensible douceur donne l'éternité,
J'aime la voix qui parle et crains celle qui prie. »

Et tu me répondras, de ton cœur mi fermé,
Ouvert, ouvert si peu, que seul et parfumé
Il laissera monter l'encens subtil et calme :

« Mon amour est du feu, mais je veux doucement
Te le dire, léger comme un vent sur la palme... »
... Et nous nous aimerons sans un enlacement...



Le Chemineau

Il va, le chemineau, sur la route sans fin,
Au hasard, sans espoir, le cœur plein d'aventure,
Trouvant sans les gagner, la boisson, la pâture,
Ne se souvenant pas de n'avoir pas eu faim.

Sa voix n'a jamais dit : Hélas ! Tant mieux ! Enfin !
Jamais le souvenir, jamais l'aube future
N'ont coloré ses yeux d'une douce peinture,
Demain pour lui c'est hier, comme hier fut demain.

Il ne dit pas : Adieu ! Bonjour ! sa souvenance
Ne va qu'au sillon blanc que fait la route immense ;
Or il la vit toujours, toujours il la verra.

Et de tous inconnu, ne connaissant personne,
Eternellement seul, cheminant, il ira,
Ne disant rien de lui que le nom qu'on lui donne.



Souvenir

Modeste elle priait. elle avait bien seize ans,
Et je la regardais, car elle était bien belle.
A la communion, je la vis à pas lents
Gagner la table sainte et revenir fidèle.

Et puis elle tomba sur le sombre pavé
De l'église, à genoux : je vis sur son visage
Quelques pleurs dessiner un douloureux passage,
— Ce n'était pas l'amour, à cet âge rêvé

Les sanglots ne sont pas aux belles ingénues —
Néanmoins, pleurant pour ces douleurs inconnues,
Ma prière monta frôler l'encens subtil.

Dans un espoir insu, Dieu, bénis la prière
Faite pour l'inconnue, hélas ! Au nom du Père
Et du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il !



Intimité

Sous le décor banal des choses d'ici-bas,
J'aime à fouiller mon âme au sein des solitudes,
Seul à seul avec elle et ses chants, ses combats,
J'aime à faire sans mot ses intimes études.

J'aime à rentrer dans moi comme un nouveau foyer
Et j'aime à comtempler mes rires et mes larmes,
Ils n'ont à ce moment pour moi rien que des charmes ;
J'enlace seulement le rêve déployé.

Pendant le doux baiser de ces minutes brèves,
J'écoute vaguement ma mère dont les doigts
Avecque leurs ciseaux m'interrompent parfois
Et semblent cadencer les rythmes de mes rêves.



Les Visions

Les courtes visions sont parfois éternelles.
Un visage entrevu se fixe dans nos cœurs,
Il se propage en nous de mystiques ardeurs
Et l'on se sent frolé d'invisibles coups d'ailes

— Sentiment étranger — on ne sait pas pourquoi
Ce tableau reste là gravé dans nos mémoires,
Ce n'est pas avec peine, ivresse, qu'on revoit
Cette image pourtant n'évoquant pas d'histoires ;

Le cœur tout doucement ému frissonne un peu.
Ainsi dernièrement, poudré d'or et de bleu,
Je vis un pur ovale et d'une courbe lente :

La belle jeune fille endormie en wagon
Est devant mes yeux, nette, avec un reflet blond,
Et sa paupière close est rose et transparente....



Chimères

Mon cœur eut trop d'espoir dans le vain souvenir,
Il a trop laissé fuir les minutes heureuses,
Il croyait au passé vivant dans l'avenir
Et le passé se meurt en ombres douloureuses.

Je croyais l'amour né pour l'immortalité
Et je n'ai point saisi ses ivresses trop brèves ;
Je l'ai laissé mourir en de mystiques rêves,
Et les rêves ont fui, fui pour l'éternité.

Comme un morne rêveur, j'ai passé sur la terre :
J'ai vécu l'irréel, j'ai vécu le mystère,
Croyant cueillir la vie au sein de quelques pleurs.

Mais tout s'en est allé, pas à pas, sans relâche,
Et quand je me retourne, je vois l'oubli lâche
Faner sans au revoir, chacune de mes fleurs.



A un ami

Ayant vécu tous deux pendant plus de sept ans
Pour ce même *bahut* dans une même haine,
Nous nous retrouverons par une route humaine
Peut-être, cher ami, dans la suite des temps.

De ce lycée haï qui buvait nos printemps,
Ah ! nous reparlerons, bien sûr, avec ivresse :
Sa voix sera la voix qui donne une caresse,
Car elle évoquera nos intimes moments.

Tu me diras : « Te souviens-tu des billets roses
Qu'on recevait parfois dans nos études closes
Et dont nous étions fiers sans bien savoir
[pourquoi ? »

Tu me diras encor : « Hélas comme cet âge
Est loin et comme Dieu tourne vite la page.... »
Et nous nous souviendrons : ce sera doux, crois moi !



Comme un rondeau

Tu te passes comme un rondeau
Pauvre jeunesse, O pauvre vie !
C'est toujours le même fardeau,
C'est toujours la même folie.

Aurore et soir sont un anneau
Qu'on passe à l'extase ravie :
Tu te passes comme un rondeau
Pauvre jeunesse, O pauvre vie !

La voix première est un sanglot
Comme celui de l'agonie,
Le crépuscule est, ironie !

Semblable à l'aurore tantôt !
Tu te passes comme un rondeau
Pauvre jeunesse, O pauvre vie !



Endroits Familiers

Il est des endroits chers, témoins de notre vie,
De nos amours, de nos espoirs, de nos regrets,
Qui perçurent nos cieux sombres ou diaprès
Et qui gardent en eux un passé qu'on oublie.

Tout rameau, toute pierre évoque quelque chose :
Une larme, un baiser, tout ce qui chante et fuit...
Et chacun garde en soi l'asphodèle ou la rose
Qui fleurit en nos cœurs en passant près de lui.

Telle un livre qui s'ouvre aux pages souvent lues,
L'âme aime à retourner sur ces routes connues
Où les doux souvenirs se lèvent pour parler.

Les pas s'arrêtant, l'âme écoute, elle regarde.
On s'attendrit, on pleure, on sourit, on s'attarde,
Et l'on se quitte un peu quand il faut s'en aller.



Coqueterries

Belles, qu'ils sont mignons, nos cœurs, frêles
[joujoux,
Qu'on voit à votre gré, pleurer, rire et se plaindre,
Où vos doigts effilés tapent à petit coups
Pour entendre l'écho se perpétrer et geindre.

Oh ! que c'est amusant de les sentir s'éteindre
— Minuscules flambeaux — sous vos sourires doux,
Et de les rallumer de vos souffles, sans craindre
Qu'ils ne puissent brûler vos dentelles à vous.

Comme c'est drôle aussi, dans le sein de leurs peines,
De les faire saigner pour colorer vos lèvres,
De ciseler leurs pleurs pour orner vos chatons.

Et lorsqu'ils sont usés, bien vieux, pauvres reliques,
Comme c'est doux — faisant tinter leurs derniers
[sons —
De les voir se briser sous vos yeux angéliques !...



Les Espoirs

Le passé clot tes yeux, l'avenir prend ta main ;
Homme sur tout regret l'espérance se lève,
Tu peux fermer ton cœur au passage du rêve,
Hier ne voilera pas la clarté de demain.

Et tu ne pourras pas empêcher ton chemin
D'atteindre l'horizon où l'Etoile se lève.
Il n'est point ici bas de chant qui ne s'achève,
Et tu dois oublier, ou tu n'es pas humain.

Qu'importe les douleurs que tu dis insensées.
La peine tue ou meurt, et tes faibles pensées
Quitteront, sans savoir, le sillon des vieux pas.

Et toi, tu verras naître une passion nouvelle
Qui s'accroîtra des vieux regrets de ta cervelle,
Regrets dont ton espoir ne se souviendra pas.



Nous irons...

Nous irons, oublieux d'un passé qui nous lie,
Faire un pélerinage aux mêmes rêves morts ;
Nous irons, sans regret, sans espoir, sans remords,
Goûter le charme lent de l'ancienne folie.

Tu te diras : « J'étais ce jour-là bien jolie,
Et de ce qu'il disait je me souviens encor,
Mais le dur souvenir est doux lorsqu'il s'endort,
Doucement résigné, mon front serein se plie. »

Sur le même sentier, avec le même cœur,
Tous deux en évoquant un semblable bonheur,
Nous irons attendris cueillir des fleurs fanées.

Et, l'âme pleine encor des anciennes journées,
Nous nous souviendrons-là des promesses données :
Je deviendrai ton frère et tu seras ma sœur...



Leurs Yeux

A Mademoiselle Loulou Revel.

Ils frappent, frôlent, chantent, crient,
Ils ont des frissons, des reflets :
Cieux éclatants ou bien voilés,
Ils sont assombris, étoilés,
Ils frappent , frôlent, chantent, crient.

Ils ont des glaces, des chaleurs,
Des azurs, des ors et des roses,
En riantes apothéoses
Ils sont parfois des fleurs écloses,
Ils ont des glaces, des chaleurs.

C'est qu'ils ont aussi des paroles,
Sont des menteurs ou bien sont francs ;
Et dans leurs mobiles écrans,
Qu'ils soient mi-clos ou s'ouvrent grands,
Il se reflète des paroles.

Ils ont des rires et des pleurs,
Des ondes folles ou dormantes,
Ont des caresses, des tourmentes,
Ou des ivresses sanglotantes,
Dans leurs rires et dans leurs pleurs.

Sont-ce des vierges en parade ?
Ou des perles, des nénuphars ?
Dans quoi sont taillés leurs regards ?
Dans des clairs de lune hagards ?
Sont-ce des vierges en parade ?

Ils vous font des enlacements,
Se mettent à genoux, supplient,
Ou redressés ils se récrient,
Ils ont des gestes, ils se plient,
Ils vous font des enlacements.

Ils ont aussi des attitudes,
Se penchent, se cambrent parfois,
Ils sont souples, raidis, sournois,
Ont des écarts, des désarrois,
Ils ont aussi des attitudes.

Ils ont des ronces, ils aocrochent,
Ont parfois des jardins de fleurs
Aux éblouissantes couleurs.
Ils attirent, sont enchanteurs,
Mais aussi parfois ils accrochent.

Ils ont des robes, ces coquins,
De velours, d'argent ou de soie.
Qu'ils soient en deuil ou pleins de joie,
Leur robe est sombre ou bien ondoie,
Ils sont étoffés ces coquins.

Ils ont des astres et des pluies,
Des étoiles d'argent ou d'or,
Leur silence murmure et dort,
Ils ont des infinis encor,
Des neiges, des soleils, des pluies.

Ils approuvent, blâment aussi,
Punissent, défendent, ordonnent,
Et dans les ordres qu'ils nous donnent
Ils réclament ou s'abandonnent,
Ils approuvent, blâment aussi.

Mais quand on inquiète leurs flammes,
Qu'on trouble leur limpidité,
Leur robe, leur ciel, leur clarté,
Leur neige ou leur soleil d'été,
Ils ont surtout, surtout des âmes.

Et quand ne souffle plus le vent,
Lorsque leur étoile est éteinte,
Que chaque robe perd sa teinte,
Qu'en leur calice le glas tinte,
Hélas, quand il n'est plus de vent ;

Lorsque l'argent de l'heure tombe,
Que les cortèges délacés
Des fleurs sont flétris et glacés,
Sous leurs paupières, trépassés,
Hélas, ils ont aussi leur tombe !



L'Epopée des Roses

A mon père.

Les roses, dans la nuit, comme des jeunes vierges,
A la brise odorante offrent leurs cœurs ouverts,
Et les étoiles d'or aux reflets rouges, verts,
Viennent les inonder de leurs clartés de cierges.

Leurs pétales d'un blanc, rose, rouge foncé,
Comme les tendres plis de corsages de reine
Paraissent enfermer une âme souveraine.
Dans le calme du soir qui cherche à s'élancer.

Elles ont des regards humides de lumière,
De timides sanglots qui les courbent parfois.
Elles ont des sommeils qui closent leur paupière
Et souvent des frissons qui font trembler leur voix.

Et leur lèvre se donne au baiser du silence,
Elle aspire de l'ombre et se referme un peu.
La mignonne parure en l'ombre se balance
Comme pour endormir un rêve du ciel bleu.

Certaines s'ouvrent là, dans le calme et la brise.
En entendant monter des complaintes d'amour
Et dans un long frisson, savourent la surprise
De passer de la nuit dans la clarté du jour.

On les voit s'étonner de se sentir si belles,
Elles semblent en vain vouloir se regarder :
La brise du matin dans des caresses frêles
Les fait frémir d'espoir et les fait murmurer.

Mais que vous dites-vous dans l'aube qui palpite ?
Lorsque vous vous penchez dans le calme tout bas,
Votre chant est trop doux, nous ne l'entendons pas.
Est-ce que votre voix pleure, promet, invite ?

Apprenez-vous l'amour que vous répéterez
A l'amant qui ravi vous mettra sur son âme ?
Apprenez-vous comment, sous les doigts d'une femme,
Humide de rosée et d'or vous tremblerez ?

A moins que, doucement mystérieuse et muette,
Cueillant le souvenir dans les soirs parfumés,
Rose, vous n'amassiez cette gerbe discrète
Que vous gardez toujours dans les livres fermés ?

Mais d'autres fois, hélas, courbé sous le mystère,
Las d'amour et de pleurs, comme désespéré,
Le calice mi-clos de la rose trémière
S'effeuille tristement conduit par la prière
D'un arpège de vent venu pour la pleurer !

. . . .

Oh ! ces roses sans teint comme des feuilles mortes,
Avec leurs yeux flétris, leurs corsages froissés,
Qu'elles ont de tristesse en leurs tons effacés
Qui semblent consumer des morts de toutes sortes.

Leurs pétales déclos qui tombent pas à pas
Semblent des vêtements de femmes qu'on délace.
Oh ! pourquoi voir mourir quand on ne comprend
pas ?
Oh ! pourquoi sans adieu s'en va la rose lasse ?

Comme il est douloureux de voir mourir les fleurs,
Elles semblent porter quelque peu de nous-même,
Elles ont comme nous, des rires et des pleurs
Et peut-être tout bas murmurent-elles : « J'aime »

Alors le jour à nu, montre leurs cœurs flétris,
Tandis qu'ivres d'amours chantent les autres nées,
Et je me dis pourquoi les mornes destinées
Ne donnent pas de tombe aux pétales meurtris.

Cette tombe peut-être est le vent de l'espace ?
Peut-être un vent nouveau les mène-t-il au ciel
Pour former avec tout ce qui meurt et qui passe
Les glorieux ornements du royaume éternel ?

Non, roses qui mourez, vous n'aurez pas la nue
Comme tombe ; prenez le plus doux des tombeaux :
Vous vous endormirez pour la paix inconnue
Dans le cœur du poète, orné de boutons clos.

Solitude

A Mademoiselle Thérèse Violet.

Dans les branches, Mai parle et je suis sans amour,
Mon âme douloureuse erre comme une veuve.
On dit que le printemps colore l'âme neuve,
La mienne se vieillit à la clarté du jour.

Je ne suis pas jaloux pourtant, mais tour à tour
A de vagues regrets ma tristesse s'abreuve,
Et sans que mon ennui pleure ni ne s'émeuve
Il me semble qu'il est trop léger ou trop lourd.

Je sens qu'il est un vide en moi qui me suffoque,
Et vaincu sans combat, mon cœur est une loque.
Un chant qui n'est pas né semble en moi s'achever ;

Pour la première fois je sens les dures prises
— Au temps ou les duos seuls font chanter les [brises —
Du calme douloureux d'être seul à rêver.



Dans mon Coffret

Que de lettres dans ce coffret !
Combien de sortes d'écritures !
Que de rêves et de morsures !
Que de sanglots et de murmures !
Que de lettres dans ce coffret !

Sur les velins que de cœurs parlent !
Ils m'aimèrent, je m'en souviens,
Sincèrement, hélas leurs liens
Tous se dénouèrent des miens !
Que de cœurs dans ce coffret parlent !

Ils se sont brisés à jamais
Aux jours fatals, inoubliables,
Car les adieux inévitables
A nos amours toujours semblables,
A tous, sanglotèrent : « Jamais ! »

Oh ! quelle odeur de vieille chose !
Oh ! quelle odeur dans ce coffret !
C'est un relent d'armoire close,
C'est ma jeunesse qui me cause,
Car sa tombe est dans ce coffret.

Pourquoi tant d'encres différentes
Et tant de mots couchés ou droits ?
Chacun emporte chaque fois
Dans son dessin mon autrefois.
Pourquoi tant d'encres différentes ?

Et pourquoi ces multiples noms
Pour faire le même mensonge ?
Pourquoi ces fleurs, ces fleurs de songe
Que le temps décolore et ronge
Auprès de ces multiples noms ?

Hélas sur chaque nom se lève
Quelque visage aux traits perdus.
Pourtant jadis je les connus !
Hélas les jours, les jours venus
Veulent qu'en eux l'oubli se lève !

Qu'importe ! Ils furent mon amour !
Belles qui m'écriviez ces lignes
Vous aviez le cou blanc des cygnes,
Des gestes aux graces insignes,
Allez, vous fûtes mon amour !

Et je vous aime paperasses,
Quoique le temps, le temps passé
Ait sur chaque lèvre effacé,
L'amoureux carmin amassé,
Ah ! je vous aime, paperasses !

— Aimer, c'est pour trahir toujours —
Qu'importent les trahisons folles !
Soyez bénis, mes vieux amours,
Je ne blasphème point les jours
Des adieux, des trahisons folles !

Tout sur la terre attend sa fin,
Trahir consume le mystère
De l'amour né sur cette terre ;
Et vierge d'humaine lumière
Un autre amour nait à la fin.

Car dans le vieux coffret de laque
Tous ces anciens minois rivaux,
Devant des souvenirs égaux,
Se sont unis, tous aussi beaux
En mon cher vieux coffret de laque !

Car ils se sont tous pardonnés
Pour ne former rien qu'une flamme
Composée un peu de chaque âme,
Pour dessiner l'unique femme,
Car ils se sont tous pardonnés.

Est-elle brune ? Est-elle blonde ?
C'est la plus belle voilà tout,
Nous nous pendons tous à son cou,
Elle est fidèle jusqu'au bout,
Est-elle brune ? Est elle blonde ?

Je ne puis pas m'en souvenir !
Sa voix, son nom et son visage ?
Je sais seul le parfum qui nage
Autour d'elle sur son passage,
Car c'est l'ange, le souvenir !



Vers l'Espoir

Amour, sourire blond que nous fait le ciel bleu,
O pourpre du baiser ! Blancheur des gorges nues !
Mains jointes un soir mauve, à jamais retenues !
Hélas ! beaux jours rêvés et qui chantiez un peu
Vous passez, quand le temps passe, quand le vent
[souffle !....

Douleur, ô veuve en deuil, en larmes dans le cœur,
O toi qui mets du crêpe autour des tailles blanches,
O toi qui fais gémir la verdure des branches,
Qui désunis la lèvre en effeuillant la fleur,
Las ! tu fuis, quand le temps passe, quand le vent
[souffle !....

Et vous, tristes ou doux, souvenirs d'autrefois
Dont les lierres grimpants s'attachent dans nos
[ruines,
Qui d'or teintez encor le flanc vert des collines,
O vous dont la tristesse a de si douces voix,
Passerez vous avec le temps, quand le vent souffle?...

Ah souvenirs ! Larmes et chants passez ! passez !
Douleurs, venez flétrir mes paupières humides ;
Jamais je ne clorai mes mains trop souvent vides
A l'espoir éternel en des jours moins glacés :
Espoir debout, malgré le temps dont le vent souffle !



Les Vierges

O vierges de quinze ans, mortes avant l'amour
Que j'ai pleuré souvent sur votre destinée !
Vous dont l'âme sans fard n'eut rien qu'un hyménée :
Celui de l'innocence avec l'éclat du jour.

Lorsque en un cimetière et son silence lourd
Je vois la tombe blanche où dort la fleur fanée,
Je me demande, hélas, avant l'heure sonnée,
Pourquoi Dieu fauche ainsi les saintes sans retour.

Car c'est votre malheur, à vous, de mourir saintes
Avec toute la vie en vos âmes éteintes
O boutons, morts mi clos, sans regret, sans désir !

Et devant les heureux que l'amour tendre effleure,
Fait souffrir ou chanter, c'est pourquoi je vous pleure,
O vous, dont le cœur blanc s'est fermé sans s'ouvrir !



Les Sapins

A Madame Berthet-Bondet.

Epais, piquants et noirs, ils rêvent, et leur rêve
Qu'un soleil éclatant de midi givre d'or
Semble le soupir lent d'une âme qui s'endort ;
Une douleur muette et vaste les soulève.

Ils paraissent honteux et tristes de hanter
Les cîmes. Bercent-ils quelque immense agonie ?
Parmi leurs cheveux noirs que le vent fait flotter
Une lèvre invisible se promène et prie.

Un sanglot s'éternise au temple de leur cœur,
Mais est-ce pour l'amour, le rêve, la douleur ?
Est-ce un adieu qui fait plaindre leur formes
[sombres ?

A moins qu'ils ne se sentent, près, si près de Dieu,
— Dans leur frisson immense où pleurent des flots
[d'ombres, —
Trop noirs pour supporter le poids d'un ciel trop
[bleu.

Lalleyriat, le 22 août 1909.



Assez...

Assez de ces lettres correctes
Que tu m'écris de temps en temps,
Leurs mots sont durs, froids, hésitants,
Sans coloris, sans mouvements,
Assez de ces lettres correctes.

Elles disent que tout est mort
Et bravent mes mélancolies,
Frappent au cœur de mes folies.
Assez de ces lettres polies
Qui disent que tout est bien mort,

Qui disent ton âme bien froide,
Impitoyable et sans lueur.
Puisque tu restes sans douleur,
Tu n'eus dans l'autrefois qui meurt
Aucun amour à l'âme froide.

Quoi ? tu veux à mon souvenir
Te rappeller, fille infidèle ?
Me rappeller que tu fus belle ?
Que par toi mon âme chancelle ?
Que t'importe mon souvenir !

Car ce que tes mots seuls me disent,
Saignants sur le velin souillé,
Quand ils fixent mon œil mouillé,
Le seul souvenir qu'ils me disent,
C'est que tu m'as bien oublié.

Souvenez-vous...

Souvenez-vous de l'heure tendre qui nous lie,
Des baisers butinés sur nos lèvres en fleur,
Souvenez-vous de votre cœur contre mon cœur ;
Et dites-moi mignonne, et dites-moi jolie,

Si l'âme religieuse ainsi qui se confie
A l'amour chaste et sûr d'une adorable sœur
Peut mettre quelque doute en l'éternel bonheur
Que le lien des baisers donnés tout bas défie ?

Non ! quand le temps aura givré vos cheveux noirs,
Mis de l'ombre et du doute aux sentiers bleus des [soirs,
Les longs baisers d'amour refleuriront quand [même ;

Et quand vos yeux vieillis auront perdu leur feu,
Je les veux éclairer encore quelque peu
En vous disant tout bas, bien bas, que je vous aime.



La mort d'un simple

« Comme c'est douloureux de quitter ceux qu'on [aime ! »
Et dans la chambre simple, humide de clarté,
La voix du vieux s'élève avec simplicité,
« Ne pleurez pas ! » Et les petits pleurent quand [même.

Robuste encor, il part sans lancer l'anathème,
Bénissant le fardeau qu'il a toujours porté,
Il regarde tout bas ses petits sangloter
Et lui, pleure pour eux..... sa face devient blême...

Tout son corps a frémi pour un dernier effort,
Il sent sur ses bras froids la poigne de la mort.....
Mais fidèle il se tourne un peu vers sa campagne.

« La fenêtre ! » dit-il, au milieu d'un frisson ;
Avecque dans la main, la main de sa compagne,
Il meurt, les yeux tournés vers le dernier sillon.



En promenade

Les autres causent, je me tais.
Pourquoi parlerai-je, et que dire ?
Je ne vois ni pleurer ni rire
Tes yeux bruns ni tristes, ni gais.

Tu dis quelquefois quelque chose
Que mon cœur boit avidement
Comme le parfum d'une rose,
Et c'est vague, vague, pourtant.

Tu cueilles des fleurs sur la route ;
Parfois, je crois voir un jardin
Dans tes bras, et ta gerbe est toute
Faite des herbes du chemin.

Puis la promenade est finie ;
Tu dis vaguement et sans feu :
« Au revoir ! » et ta voix chérie
S'achève en moi comme un adieu.

Alors je rentre dans ma chambre,
Je fais des rêves infinis,
Dorés sous une lueur d'ambre,
Je pleure, ris et te bénis.

C'est de cette extase muette,
De ce silence où le néant
Est une apothéose, un chant,
C'est de cette impression discrète

Que sont forgés tous mes espoirs,
Que je fais des visions immenses,
Mes fantômes et mes démences,
Et que je rêve dans les soirs.

Je rêve, et seul tandis que j'aime,
Mon cœur doucement se tiédit,
Je m'exalte et... je suis sûr même...
Et tu ne m'as pourtant rien dit.



Tranquillité

La paix s'est faite en moi, lourde comme en un temple,
Nul frisson de regret ni d'espoir ne s'y meut,
Chacun des souvenirs s'éveille peu à peu
Et sans frémissement mon regard les contemple.

Mon cœur est sans un pli dans sa sérénité,
Il est tel qu'un néant, mais qui sait qu'il existe,
Et l'Autrefois revient sans qu'il cherche ou résiste,
Sans qu'il soit bien certain, sans qu'il cherche à douter.

Les pleurs ne sont en moi qu'un souvenir de larmes,
Et le bonheur n'est plus rien qu'un bonheur qui fut,
Je reconnais la teinte d'or des anciens charmes,
Mais les frissons d'antan ne s'y promènent plus.

Mon cœur est le silence et le frais des ombrages
Où le passé revient comme pour s'endormir.
Mon souvenir est un rêve de souvenir :
Sans chanter, j'en épèle un à un les passages.

Oh ! j'ai peur de ce calme où tout rêve renaît,
Et se promène en moi comme un spectre de givre.
Je reconnais la sente que j'aimais à suivre,
Mais je vais sans vouloir encor m'y promener.

Je crains la solitude en mon âme apaisée,
Je crains cette douceur du moment sans désir
J'hésite à le frôler ne voulant rien saisir,
Il me semble sans choc que j'ai l'âme brisée.

Et je me dis aussi : Pourquoi tant de combats,
Pourquoi tant de bonheur, pourquoi tant de souffrance
Si l'homme doit souiller la trace de leurs pas
Sans charme venu d'eux et sans désespérance ?

Que ce soit de leurs pleurs ou de leur volupté !...
Certains jours cependant charmèrent nos années...
....
Mais je vois voltiger sur des roses fanées
Le spectre indifférent de ma tranquillité...



Doux mystère gardé

Nous causions tous les deux d'amour et de serment,
Des baisers échangés à l'ombre des charmilles,
Moi, je lui parlais sans voir, un peu tristement ;
Sa voix était la voix douce des jeunes filles.

Je lui parlais des cœurs timides amoureux
Et de ceux qui parfois s'aimaient sans se le dire,
Et mes yeux reflétaient l'angélique sourire
Qui naissait sur sa lèvre et parlait dans ses yeux.

Comme je lui disais doucement : Je suis triste —
Tirant une pochette en toile de batiste,
Elle essuya le pleur qui tremblait à mes cils.

Depuis ce temps les jours ont fui, mais le mystère
N'est pas avec l'enfant parti dans les exils,
Et je me dis tout bas : J'eus raison de me taire.



Idéal

D'abord : un peu de pain, de pain bien assuré,
Pour ne pas voir demain noyé d'incertitude,
Et j'irai fermement dans l'espoir et l'étude
Vers l'idéal serein que je ne fixerai.

Ensuite : un peu d'amour, pour qu'un peu de secret
Pour qu'un peu de mystère, en moins de solitude
Des jours toujours semblables rompe l'habitude
Pour sourire parfois et quelquefois pleurer.

Un peu de ciel enfin, de rêve et de verdure,
Et j'aurai tout ce qui sur terre enchante et dure,
Et j'aurai tout le beau, le bon de l'âge humain.

C'est assez de réel, c'est assez de mystère,
Pour vivre simplement l'idéal sur la terre,
Qu'un peu de ciel, un peu d'amour, un peu de pain.



Tes Paupières

Elles sont l'aile qui se meut
Devant ton regard, en silence,
Une gaze qui se balance
Devant un ciel brûlant trop bleu.

Elles sont les vitraux du temple
Où veille ton regard aimé,
Le geste calin mi-fermé
Avec lequel ton cœur contemple.

Elles se lèvent doucement
Avec des grâces paresseuses
Pour laisser les roses mousseuses
D'un sourire, éclore en passant.

Elles font de leur transparence,
Un voile aux amers refus
Qui nous feraient trop de souffrance :
Elles frappent à mots diffus.

Elles sont chair, tes yeux sont âme,
Elles soulèvent les aveux,
S'entrouvent et disent : je veux,
Le baissent et disent : Je blâme !

Inspirant son émotion,
Ton rêve fait qu'elle s'élance :
Dans chaque palpitation
C'est ton cœur qui bat en silence.

Il est des jeunes gens....

Quand les cœurs de vingt ans sanglotent dans leurs
[vers,
Vous, qui déjà plus vieux vous éloignez des grèves,
N'allez pas répétant qu'ils pleurent pour des rêves,
Il est trop de douleurs en leurs espoirs soufferts.

Si dans les mois de mai vos âmes assouvies
Trouvèrent de l'amour sur chacun de leurs pas,
Dans vos félicités, oh ! ne blasphèmez pas
Ceux qui n'ont rien fauché sur les routes suivies !

Il est des jeunes gens qui souffrent pour l'amour,
Il est des jeunes gens désolés sans retour
Qui n'espéreront plus dans quelque autre chimère.

Non, ne vous moquez pas de ces inconsolés
Qui virent au matin dans les cieux étoilés,
L'étoile de l'amour s'éteindre la première.



Avant

Je m'en souviens des jours aimés
Où je rêvais de ta conquête,
Tu plaisais sans être coquette,
Ta voix était un chant de fête,
Je m'en souviens des jours aimés.

Mais certain jour tu te sus belle,
— Ce fut la fin de ta beauté —
Tu perdis ta sérénité,
Et ta voix au timbre apprêté
Se savait d'une femme belle.

Qu'ils m'ont fait mal, ces tristes jours
Pleins de cette voix compassée
Où toute ta grâce amassée
Criait sur ta lévre fardée !
Qu'ils m'ont fait mal, ces tristes jours !

J'abandonnai mon espérance,
Et je souffrai seul et tout bas.
— C'est dur ces maux qu'on ne dit pas. —
Je suivais ton muet trépas...
Et je me dis sans espérance :

Que ne peux tu te souvenir
Des délicieuses années
Où sur tes lèvres animées
Eclatait l'or de mes journées ?
Mais tu ne peux t'en souvenir !

Ah ! quand je songe à l'ange rose
Que je rêvais de conquérir
Et que sanglote mon désir
Au sein de chaque souvenir,
Ah ! quand je songe à l'ange rose :

Ah ! c'est surtout son cœur caché
Que nul ne reverra peut-être
Et mourant dans son petit être
Que pleure, impossible à renaître,
Mon rêve d'autrefois caché.

Et je regarde, comme une ombre,
La douce et belle d'autrefois
Dont je rêvais le long des bois.
Tu voltiges dans mes émois
Comme un passé mort, comme une ombre.

Douces Naïvetés

Il me parlait toujours de sa petite amie,
De sa petite Russe aux cheveux fins et blonds,
Il en rêvait le soir dans sa tête endormie
Comme on rêve au lever des premières passions.

Pour toujours, disait-il, toujours nous nous aimons,
Elle me l'a juré, un soir, dans une étreinte,
Mais.... le temps delaça les promesses d'union,
Et l'oubli sépara leur petite âme sainte.

Un jour je le revis et lui dis souriant :
Et ta petite Russe ? — une surprise brève... —
Puis il me répondit d'un geste, tristement...

Hélas ! nous eûmes tous, au lever bleu du rêve,
La petite Française ou Russe qui se lève
Ensuite dans un geste esquissé vaguement.



Les Laides

Lorsque vient le printemps pour les filles trop laides,
Je me demande, hélas, ce qu'évoque l'envol
De l'oiseau du matin, le chant du rossignol
A leur âme vibrante, à leurs faces trop laides.

Je songe à *tout* l'amour exalté, contenu
Dans ces vases humains que le ciel défigure,
Et je vois se traîner une peine trop dure
Dans ces cœurs pleins d'amour exalté, contenu.

Ces filles-là pourtant ne sont pas plus méchantes.
Voyant les couples gais s'enlacer sous leurs yeux,
Leur regard tristement se lève vers les cieux,
Mais leurs priantes voix n'en sont pas plus
[méchantes.

Elles doivent chercher pourquoi Dieu ne fit pas
Toute lèvre d'humain pour frémir sous l'étreinte,
Elles cherchent en vain ce que veut l'âme sainte
En chantant la chanson qu'elles n'entendront pas.

Elles tendent les bras pour l'étreinte impossible,
Et leurs sourires sont des grimaces sans fin,
Leurs baisers sont du fiel, leur regard est éteint,
Elles traînent, hélas, des gerbes d'impossible.

C'est horrible de voir des cœurs qui savent bien
Qu'ils ne seront jamais aimés, aimer quand même,
Eux-mêmes récolter l'amour que leur main sème
Et que nul ne viendra leur ren lre, ils savent bien !

Car pour quelque baiser espéré dans un rêve,
Je vois sourire en vain leur lèvre sans couleur,
La fleur ne fleurit pas, un rictus de douleur,
Seul, termine l'élan de ce baiser de rêve.

Ah ! lorsque nous voyons passer sur nos chemins,
Ces laides sans amant, craintives et peureuses,
Ah ! n'insultons jamais leurs âmes douloureuses,
Allons nous embrasser le long d'autres chemins.

Car elles vont aussi tout le long de nos routes,
Furtives, et craignant de voir l'homme passer.
Ne réveillons jamais tout ce rêve amassé,
D'amour inassouvi qui pleure sur nos routes.



Pierrot et Colombine

Pauvre Pierrot, ta Colombine
Sourit de ton regard rêveur,
Car on aperçoit trop ton cœur
Au travers de tant de blancheur
Et tu pleures ta Colombine.

Elle voit ton cœur blanc trop bon,
Ce petit cœur de pierrot tendre
Qui s'illumine pour se tendre
Et qui mourrait d'un peu de cendre
Jetée en lui, simple et si bon.

Ta Colombine s'en amuse,
Et te frôlant d'un doigt léger
Du contact frêle et passager
Epanche un peu de sang figé
Sur sa foi folle qui s'amuse.

Et c'est ainsi que Pierrot meurt
De voir sur sa blancheur souillée
Un peu de sang : fleur effeuillée
Sur son âme floue et mouillée,
Et c'est ainsi que Pierrot meurt !



Espace

Nous irons sans baisers et sans enlacement
Ramasser tous les deux des corolles de roses,
Ta voix que je connais montera doucement
Dans le parfum issu des corolles écloses.

Nous lirons dans l'azur d'être seuls un moment,
Nous comprenant toujours, même sans nous rien
[dire...
Et les yeux dans les yeux, dans un même sourire,
Ecouterons nos cœurs s'étreindre tendrement.

Mais nos lèvres jamais ne verseront leur flamme
Dans le baiser profane et fou qui vide l'âme :
Il vaut mieux deviner que saisir le bonheur.

Même, si notre ardeur s'élève par trop folle,
Nous ne baiserons rien qu'une même corolle,
Laissant entre nous deux l'espace d'une fleur,



Prière

Après ma mort, que mes parents
Viennent parfois au cimetière
Pleurer sur ma modeste bière,
Et mettant des fleurs sur la pierre,
Parlent de moi de temps en temps !

Que ma mignonne bien aimée
Ne laisse l'oubli m'emporter
Entier, si son cœur enchanté
S'ouvre dans un nouvel été ;
Qu'elle garde la fleur fanée.

Et, qu'en relisant mon carnet,
Où ma tristesse symbolise
Une chanson à peine apprise,
Une voix pieusement dise :
« Comme il avait bien deviné ! »

Je pourrai mourir et me taire
Sans regret, puisqu'au dernier soir,
Je serai mort avec l'espoir
D'avoir laissé vivants sur terre
Le meilleur de l'humain mystère ;
Mes parents, mon cœur, ma chimère !



Vieux Papiers

A Madame Joseph Violet.

Quelques flammèches gesticulent
Dans l'âtre où le feu presque dort.
Violettes, blanches ou d'or
Baissant, montant, baissant encor,
Quelques flammèches gesticulent.

Moi, mes carnets sont dans mes mains,
Je relis mes vieilles histoires,
Souvent roses, quelquefois noires,
Et je bénis les écritoires
Qui se prélassent dans mes mains.

Je suis presque heureux de revivre
Tous ces souvenirs envolés,
Uniques instants écoulés
Qui pour toujours s'en sont allés
Et que je crois presque revivre.

Puis mes yeux vagues, tour à tour,
Fixent les pages griffonnées,
Sâles parfois et chiffonnées,
Et les flammes abandonnées
Vives et mortes, tour à tour.

Et je me dis : Vieilles pensées,
Dire que d'un geste, pourtant,
Vous seriez cendre en un instant !...
Et je n'ose plus maintenant
Evoquer mes vieilles pensées.

Comme tout est fragile est vain :
Rêves, amours, douleurs, mystères,
Fruit des longues nuits solitaires,
Souvenirs vieux, peines amères,
Comme tout est fragile et vain.

C'est pourtant toute ma jeunesse
Qui s'en irait dans le feu clair,
Comme bénissant d'un éclair
Sa mort, son adieu tant amer
Pour moi, pourtant, pauvre jeunesse !...

Mais mon carnet s'est refermé ;
Quelque chose en mon âme pleure,
Douce et triste une aile m'effleure,
Je doute, évoque comme un leurre
Au sein du carnet refermé.

J'ignore même si je rêve
Maintenant, si je suis joyeux
Ou triste, mais silencieux
Et n'osant plus former un rêve
Doucement je ferme les yeux.

Quelques flammèches gesticulent
Dont l'âtre où le feu presque dort.
Violettes, blanches ou d'or,
Baissant, montant, baissant encor,
Quelques flammèches gesticulent.



Dix neuf ans

Hélas, j'ai dix neuf ans et mon regard s'inquiète,
Je songe au temps passé disparu sans retour,
Et je relis au livre où je lus chaque jour
Et je sens me frôler une frayeur secrète.

Je songe à l'âge mort et triste je m'arrête...
Je pense aux jours heureux et tristes tour à tour
Je songe aux jours bénis de rêves et d'amour,
A ma jeunesse folle et trop vite distraite ;

Et je revois mon rêve, aujourd'hui souvenir,
Tout au fond de mon cœur ombrager une voûte,
Je donne un adieu tendre au temps qui va finir.

Et sans voir le printemps qui chante sur ma route,
— Je ne l'écoute pas, j'en ai peur, — seuls j'écoute
Mes pas fermes fouler le sol de l'avenir.

27 Avril 1909



Table des Matières

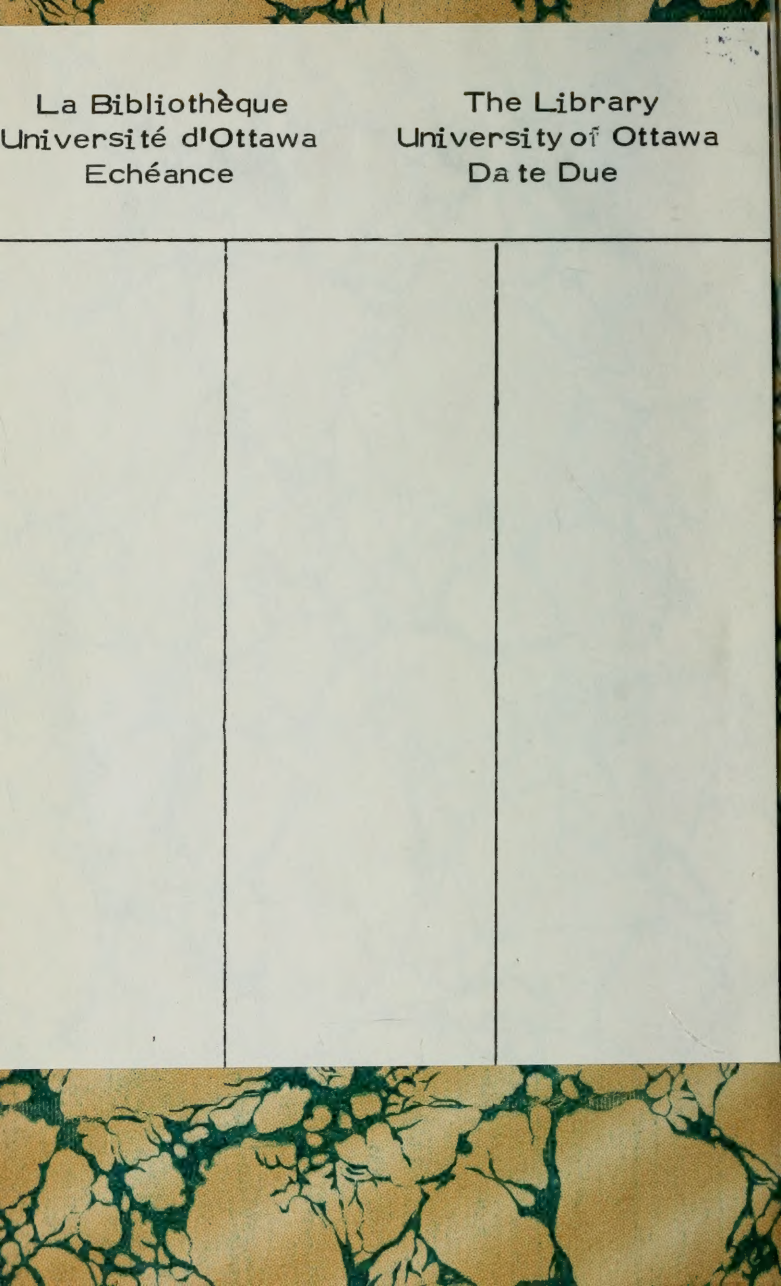
TABLE DES MATIÈRES





DRAGUIGNAN
Imprimerie Commerciale et Administrative A. RICCOBONO
Boulevard de l'Esplanade.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


G
a39003 003411088b
CE PQ 2601
.G75G5 1909
COO AGUETANT, PI GERBE D'AVRI
ACC# 1228849

